

JEAN-PIERRE ZUBIATE
Germination des fermes
(extraits)

Sagesse des chemins

C'est un moulin de contrefeu: la parole des élagueurs, avec l'échenilloir au nœud des veines. On en décuple les rameaux, qui tournent à l'envers du soleil dont ils détachent, frange à frange d'eau, les traites, en relevant le cœur dont ils respirent vers l'immensité cyclique de nos détours. Un œil à l'aube et la rosée remplie de rayons, le clapotis tremblant des voiles au retour de leur puits, de leur intime incarcération, ils s'imbibent de chaque sac de vent qu'ils entreprennent, parmi toute branche trouée. Ce que les envols en écime, on aurait peine à l'allumer à la brique noyée des rêves. Bien plus désengrangé qu'encore l'écho qu'il poursuit.

Espace vert

L'après-midi, l'espace du parc appartient aux chiens et aux lézards, pour en disséminer anarchiquement les amoureuses et innombrables avenues. La sandale qui le foulerait n'y imposerait de maîtrise que terrible et provisoire, prémonitoire des cratères à venir. La terre inconciliable avec les rets, avec le fourbe éveil des doigts, l'après-midi la terre devient son propre arpenteur, sans défense et violent. Les arbres coupe-têtes, les moutons assoiffés, tout contribue au tremblement craintif des ombres. Même le fruit qui voudrait fondre doit payer d'abord au soleil son tribut de sang. L'après-midi, avec son mutisme de chaleur aveugle, ne partage pas son inaction, ne s'offrant qu'au contemplateur.

Gravitation

Promeneur du soleil espéré de soi-même, à l'espoir clos. Sur chaque prix d'arme, un écriteau. Le feu immatériel, ouvert à nos pas de curieux, dansé pour nous par des ébauches d'arbres. S'entrecroisent dans nos circonvolutions l'orbite malléable d'une embrasure toute intérieure et l'éclatement des portées à l'aigu hors d'atteinte. Seul un miroitement s'y exécute, outragé d'un regard absent: la flamme immarcescible de ponts à demi brisés par le fleuve qu'ils attirent, à s'abreuver à sa nuit.

Haut mont

Parcourant les sentiers de l'innocence immobile, le vol meurtri des équités, en sommeil de magie verbale ou gestuelle, à la recherche des portes de tous les bras ouverts, solitaires et battantes comme les pluies qui n'ont que l'air pour réceptacle, retour aux friches primordiales, au meuglement des pacages, aux fermes toujours gravides.

Le jaune tournoiement des poussières foulées et des graviers, l'émotion secrète du seigle méridien trempé de soleil, vous accueillent à pas lents, rendus plus mols et rocailleux à cette source même, intacts et bruts comme les plus libres des galets, luisants à fleur de rêve, à flanc d'aval, et qui déroulent jusqu'aux joncs la sieste des ruisseaux.

À chaque heure pareille, les pierres à peine stables vous offrent l'hospitalité de l'ombre, quadrature en transit.

Le pain du monde

Réveillés au matin de nous-mêmes grisâtres, proie du froid piquant qui commence à voleter entre les taches de notre boue, on érige l'espoir déjà récalcitrant, l'idiome de nos besoins les plus humiliants.

À nos pieds, la lourdeur des vestiges à tramer seuls, la marche cependant collée à nos plus évasives prétentions, et puis au creux de notre faim du monde ouvert aux jeûnes, l'humble et moelleuse fadeur de farine trempée, un moule d'aliment à nourrir jusqu'à nos rêves les plus quintessenciés (nous remercions ainsi notre hôte).

On se fait donc, après les voies ferrées, dévaleurs de talus, rouleurs des pierres blanches comme sud fuyant soudain leur destin de menhirs jusqu'à la croisée d'un chemin, et traversant à la recherche du pain du monde, au goût de terre et de pluie, tant de collines entreboisées des veilles de demains.

Ponts

Le sommeil des ponts existe dans la seule appréhension de qui craint de le franchir. Dans cette fière réticence devant la plus qu'humiliante noyade, déperdition d'atomes.

À qui le pas léger ne refuse pas, à traverser des brumes, d'appri-voiser la peur de l'orfraie somnolente, toujours sur l'autre rive, en attente d'hiver et de fleur, pour qui se risque sur les cailloux de l'interrogation, le pont se donne en liberté, et lentement s'effondre, lentement, derrière lui, pour que le territoire enfin conquis de l'inquiétude appartienne à la tâche, vibrante, du rapace et de l'enfant.

Rayon

À chaque abeille qui butine les poussières de la mort perdent leurs ailes et s'écrasent, particules désamorçées disséminées à tous les incendies, des foudres aux ensoleillures. La forêt qui s'ébroue d'un sourd bourdonnement est ruche de tendresses, et nul n'y est étouffé d'un essaim de silence qui n'ait d'abord voulu déchiffrer d'une haleine asphyxiante les énigmes de l'amour fou: d'abeille à étamine, de pulvérulence brève en miel. La bruyère elle-même a sa part d'ivresse dans la longue danse des herbes à la souche. Et lorsque la mémoire de l'arbre se fait crépitement, l'écorce se recompose couleur de paille.

Les noctambules forestiers

Ils marchent sur des repères inconnus de tout cadastre. En quelque point qu'ils se signent, leur trame d'effluves se découpe aussi mystérieusement que le réseau bavé des araignées. Le trop plein de mots les agrmente, à ne souhaiter que l'union libre avec l'étang et les lys. Ils pensent aux jardins. Ils conjuguent les arboretums avec les songes vilipendieux de la mélancolie et, cueilleurs de champignons reprenant leur bâton, ils fouillent et se mêlent à l'inextricabilité des ronces et des étoiles. La nuit du bois s'est prise aux mailles des galaxies, et rien n'en débusquera les craquements et les stridulations comme leur patience anarchique. Rien n'en déplacera la dissémination vivante mieux que leur pas sans destination, mesurant l'argile jusque dans les lointains sablonneux qu'elle y retrouve.

Rayon de l'élagueur

À plate couture, sur le haut fil de l'indigence, un homme d'ailleurs à la recherche des échine d'on ne sait quel chant, sa machette à la main se fait une entrée jugulaire à travers termes et halliers, fourrés de rêves, arbustes, spectres, épines parcheminées de siècles.

S'il mourait d'épuisement ou de fièvre indigène, nul pour redire à cette juridiction. Profusion de soleil et linéaments d'éloges seraient à jamais consignés sur le livret sans feuille d'un implacable champ.

Mais que cet élagueur, tranchant à tour de bras l'agonie qui le préserve sans meurtrir ni mot dire, s'arroe en tout honneur, droit de quiétude, le titre d'insubordination, sans pourtant que l'arbre dont il se sustente ait été décisivement entaillé, on prendra cet écopage pour une trame d'art, une arabesque barbare où l'ornement fait corps avec la cruauté.

Et l'oubli, et la passivité magiques taisant ostensiblement la quantité de sommeil qu'il fallut s'interdire pour brimer les remords de cette infime déchirure, où le soleil reprend sa source.

Traque

Aux premiers pas ce sont des plaines,
Steppes de contrebande pour assassins en mal de rêves.
À chaque avance une empreinte est reprise par le givre à fleur
de terre,
Qui craquelle aussi les herbes et les orties naissantes,
Tandis qu'un limier, tige de brouillard, expire sa ronde mati-
nale.
Où trouver les mots de la fuite.

Entre les épines et les ronces riveraines
Le traceur hésitant repousse l'invisible proie
Jusqu'à l'haletante limite de sa plainte:
C'est un soleil fumant chauffé à blanc dans les taillis,
Qu'entre ses débris de froid étrangle la rivière.

Si l'après-berge existe c'est ce réveilleur nouveau-né,
Un déjeuner de résine.
Les dernières pierres gardiennes d'horizon finissent lacs à la
dérive,
Et dans la forêt hors de fraude
Chaque engelure sur l'écorce porte trace de frontière.

Nuit des glaces

Il s'exilait à contre-courant des évidences.

Allait drainer après les arrimages une parenthèse synthétique, immédiate, loin des grilles de lecture, des rapides où l'on s'expose aux salves d'une loi.

Au plat bord de son rêve s'aménageait le solstice, et, jetant sur les forêts encore cimes sous les lupercales un ultime regard de courage, il trempait son esprit brut dans un plus imprenable lac.

La traîne qu'il avait laissé fuir, les cadavres qu'à son endroit il portait serrés sur son cœur, les dents de lait de lait d'une amitié à peine ouverte, bercèrent longtemps sa barque, amarrée à l'intersection des glaces et du courant, avec la fatigue remuée à bras le corps.

Si bien que les suiveurs, même à contre-jour du feu, n'oseraient venir chercher pitance aussi indivisible, mélange de sang-froid et de colère commune, roc d'hébétude.

Tant va le vent qu'il équilibre jusqu'aux sapins, et parmi les myriades d'yeux béants qui font métier d'épier sa trace légitime, on croirait le ciel prédateur de cages, un preneur à régime indirect.

Regard à quai

Bord de rimes, soleil igraine. Des larmes qui se tiennent debout sur le pont du souvenir. Et puis l'histoire précieuse de l'indifférence, ces désirs virevoltants de la jeunesse. L'âge a les idées rivées au bastingage. Il ne peut traverser les mers sans elles. Imposant à l'écume de son propre remous, il y voit l'insolence fugace, la brillance lascive d'un alanguissement d'algues ourlant vagues sur vagues. Et, il le reconnaît, le soleil voilé seul à son amour émerge. Il en épouse le sillage, et en arrange la trame détendue, longe des gréments, avec toute la tendresse qu'il a appris à partager au long des saisons errantes de la solitude, du nomadisme du cœur, plus profond dans ses détours à ras de terre et de côtes, à flanc de femme, que toute imagination. Et c'est, rayonnant d'embruns qu'imprègne un lourd vent d'huile, comme un midi de miel débordant de branches et de chaleur, largement étendu à toutes les cimes de l'eau, comme un lit pour l'amour.

Jean-Pierre Zubiato

L'écriture poétique de Jean-Pierre Zubiato, par ailleurs auteur d'études consacrées à la poésie moderne (Yves Bonnefoy, Joe Bousquet, André Du Bouchet, André Frénaud, Stéphane Mallarmé), s'inscrit dans la mouvance de Philippe Jaccottet et Yves Bonnefoy.